

Thierry Dedieu

en 1 heure, 59 minutes et 52 secondes

Pour préparer cet interview, nous avons demandé à Thierry Dedieu de choisir dans sa généreuse bibliographie les livres qui avaient particulièrement compté pour lui. Parce qu'ils étaient les premiers, parce qu'ils avaient été bien ou mal accueillis, parce qu'ils avaient ouvert des voies nouvelles, parce qu'ils lui étaient chers... Ainsi munis d'une bibliographie raisonnablement réduite à moins de 30 titres (sur 160...), nous lui avons emboîté le pas pour une visite guidée de son œuvre.



La Revue des livres pour enfants : Avant d'être auteur, vous étiez publicitaire, mais publicitaire côté rédaction. Cependant, dès votre premier livre, *Le Petit Soldat Noël* (Albin Michel, 1992), vous vous révélez aussi illustrateur. On ne s'improvise pourtant pas illustrateur.

Thierry Dedieu : En fait, c'est la pub qui s'est trompée. Moi je venais avec mon dossier pour être embauché côté direction artistique, mais on m'a donné un poste de rédacteur. Alors je suis devenu rédacteur. De toute façon, mes études n'avaient rien à voir ni avec l'un ni avec l'autre. J'avais fait des études de biologie, et je voulais aussi faire de la photo. J'avais un grand désir d'images, même si je ne savais pas trop comment m'y prendre.

Vous donnez cependant l'impression de savoir tout faire : le dessin, la photo, le papier découpé, le volume, la gravure, le noir et blanc, la couleur... On a quand même envie de comprendre d'où vient cette dextérité!

Je vous jure que je n'ai fait aucune étude artistique! Ça vient de mon travail en agence. Quand je cherchais une idée, je cherchais en même temps la meilleure façon de la porter visuellement, même si ce n'était pas moi qui allais la réaliser au final. J'ai continué comme ça pour les livres. Quand j'ai une idée d'album, je me demande quelle est la meilleure façon de la raconter en images. Comme j'adore l'illustration en général, une fois que je me suis dit que ce serait par exemple du papier découpé, alors je m'y attelle. Il faut le faire alors je le fais.

Ça ne répond pas à la question de votre dextérité dans toutes ces techniques!

Je ne sais pas, il faut demander à mes parents! Par exemple, pour *Un Océan dans les yeux*, je me suis dit qu'il fallait que ce soit du pastel. Mais je n'en avais jamais fait. Finalement je l'ai fait au fusain, parce que c'est ce qui se rapproche le plus du pastel. J'essaye...

Pour *Yakouba* (Le Seuil, 1994) par exemple, votre premier album important et votre premier succès, vous dites avoir commencé par une illustration en couleurs...

En fait, normalement, je finis d'écrire l'histoire avant de passer au dessin. Pour *Yakouba*, j'ai

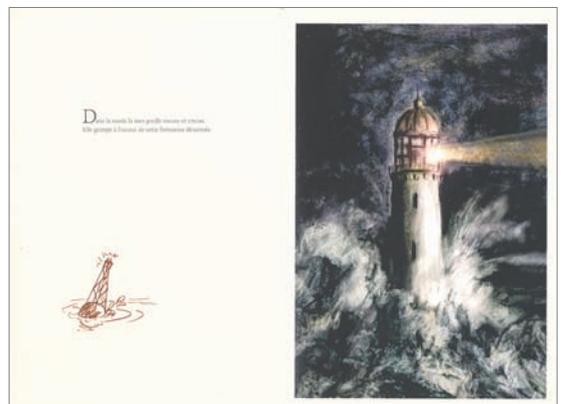
Avant j'étais auteur/illustrateur du dimanche, le reste du temps j'étais un vilain publicitaire. Fini. Depuis 2004, je suis un gentil auteur et illustrateur de livres pour enfants. Rien que.

Thierry Dedieu
Thierry Dedieu fait des histoires
thierrydedieu.blogspot.com



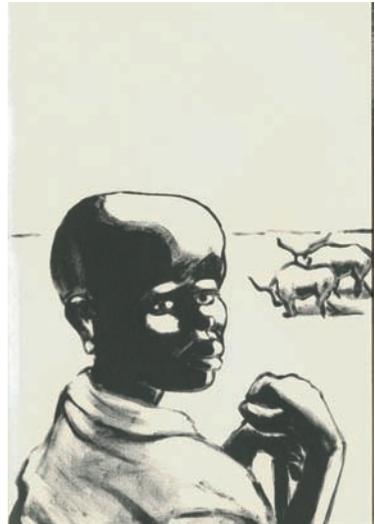
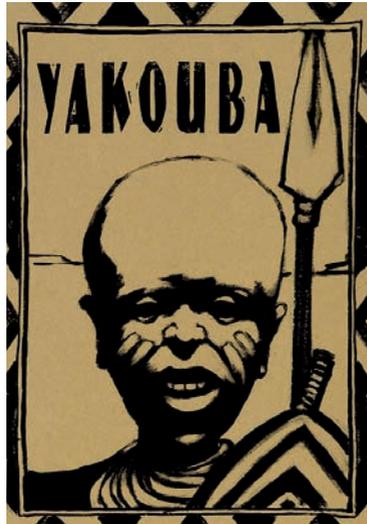
↓
Un océan dans les yeux,
Seuil Jeunesse, 2011.

↑
« en ce moment, je pastellise », sur
le blog de Thierry Dedieu, en 2011...





↑
Yakouba,
premier essai en couleurs.



↑
Yakouba, Seuil Jeunesse, 1994,
réédité dans la collection
Seuil'issime en 2015.



↓
Voir la mer, ill. Vuillemin,
Seuil Jeunesse, 1996.



←
« Une vie semée d'embûches
et d'objets mal intentionnés » :
Marie-Louise, Seuil Jeunesse, 1999.

commencé à faire des recherches sur le personnage avant d'avoir fini de raconter son histoire. Je savais juste que l'enfant allait rencontrer un lion, j'ignorais que le lion serait blessé... J'ai fait mon dessin en couleurs et je me suis remis à l'écriture. Quand j'ai repris mon personnage avec toutes ses couleurs, ça n'allait plus avec l'histoire : mon personnage allait me bouffer le lion ! L'image doit obéir au texte, et ce personnage en couleurs était un mauvais casting. J'ai compris que ce récit réaliste n'avait pas besoin de couleurs. Ce livre ne devait pas être mignon, et j'ai enlevé la couleur.

Cette recherche est-elle solitaire ?

Je cherche tout seul jusqu'à ce que je sois satisfait. Au début, *Yakouba* n'a pas marché du tout. Ce noir et blanc rude le mettait à part. Petit à petit pourtant, le bouche à oreilles s'est fait autour de lui.

La même année, avec Vuillemin, vous publiez *Voir la mer qui sera suivi*, en 1996 de *Pitbull contre Zoulous*. Ce sera un échec et, pour vous, une grande frustration.

Jacques Binsztok¹ voulait faire un nouveau *Petit Nicolas* et il m'a demandé d'inventer un personnage. J'étais flatté, bien sûr, mais je ne me sentais pas capable de le dessiner. Il m'a proposé de travailler avec Philippe Vuillemin ou avec Charlie Schlingo. J'ai choisi le premier. Mais ce roman illustré est tombé à côté de la plaque. Ceux qui aimaient Vuillemin pour son travail adulte étaient déçus, mais ils n'avaient pas non plus envie de donner ça à leurs enfants. Ce tandem était une fausse bonne idée !

Est-ce pour ça que vous n'allez pas plus vers la BD ni vers le roman graphique ? Comme si vous aviez renoncé à ces formes d'écriture ?

Sans doute. J'ai réessayé d'aller vers la BD plus tard, avec Frédéric Marais. Mais on ne nous a pas pris au sérieux, ou notre projet n'était pas assez bien... Le monde de la BD ignore tout de l'album jeunesse et il faut y refaire ses preuves comme un débutant... Je me trouve trop vieux pour recevoir des claques alors je reste dans l'album jeunesse qui, en termes de créativité, me satisfait.

Parmi les livres que vous reprenez comme étant des jalons importants dans votre parcours, il y a finalement très peu de titres entre 1994 et 2004.

Tous les livres que je fais, je choisis de les faire. On ne m'impose rien. Il y en a juste un que je déteste² ! Pour moi il n'y a pas eu de temps creux, mais il y a eu toute une période où je me suis mis à écrire pour le théâtre. Un ami à moi avait rencontré Marc Jolivet qui cherchait des auteurs et, avec un copain, on a dit qu'on l'était, ce qui était faux... Nos essais sont restés dans nos tiroirs. En fait, j'essayais d'autres façons d'être raconteur d'histoire. Maintenant je sais mieux que le territoire dans lequel je suis à mon aise c'est le livre jeunesse. J'en apprécie la souplesse et la facilité de mise en œuvre. De l'idée à sa réalisation, il n'y a pas tout l'attirail du théâtre ou du cinéma. Ça me va bien.

De cette décennie, vous gardez juste *Marie-Louise* (1999), qui raconte l'histoire de deux fillettes siamoises que l'on va séparer. Vous le classez parmi vos livres chers...

Le point de départ de cet album est anecdotique, vous savez, ces histoires de jumeaux qui ont mal aux dents en même temps alors qu'ils sont éloignés l'un de l'autre. Mais il m'a échappé, et il est devenu un livre sur l'attachement. Comment vivre sans l'autre auquel on est attaché ? Je crois que je ne suis jamais allé aussi loin dans l'émotion intime. Encore aujourd'hui j'ai du mal à le lire. Certaines images font rire, mais à peine deux secondes. Très vite, les enfants comprennent que ce qui se joue est terrible et pour moi l'image la plus terrible est celle du petit vélo que l'on offre en cadeau.

En 1998, vous quittez Paris pour le Gers. Votre liberté de création s'élargit d'album en album et entre en scène *Tatsu Nagata*...

Quand Françoise Mateu³ a pris la direction du Seuil Jeunesse, elle a tout de suite eu envie de faire des séries, ce que ne faisait pas Jacques Binsztok. J'en ai proposé deux, « Les Métiers de quand tu seras grand », et les « Tatsu Nagata »...

Mais pourquoi ce personnage de *Tatsu Nagata* ?

Je suis passionné par l'Asie et je voulais travailler à la mode asiatique dans le dessin, dans les

cadrages, poser des choses minuscules dans un espace vaste. Pour aller au bout de ce désir, je voulais me cacher et j'ai inventé ce personnage. J'aurais adoré que ça ne se sache jamais! Mais l'éditeur avait sans doute envie que ces livres-là se rattachent à ma bibliographie.

Dès 1995 vous aviez publié *Feng* et dans *Aagun* vous rendez hommage à Fabienne Verdier⁴. L'Asie, vous est en effet une vieille passion.

Leur façon de travailler l'image, leur simplicité m'ont toujours attiré. Comme je faisais de la publicité, je faisais des affiches, et j'adorais ça. C'est l'exercice le plus difficile. Il faut que ce soit lu et compris en une seconde! C'est ce qui m'a fasciné dans l'art du Japon.

Arrive *L'Ogre*, nous sommes en 2007 et vous voilà chez Rue du Monde...

C'est Alain Serres qui voulait que je fasse un livre chez eux. Comme je n'envoyais rien, c'est lui qui m'a envoyé un texte. Le texte m'a ravi et j'ai eu envie de l'illustrer à partir de photos. L'éditeur, lui, voulait que ça ressemble au *Mangeur de mots*. Mais je ne peux pas faire deux fois le même livre alors je lui ai proposé l'image de la page 14. Je pensais qu'il allait me refuser cette radicalité mais il m'a tout de suite appelé pour me dire : «Tu vois quand tu veux!». Alors j'ai fait l'album comme ça.

En 2007, vous publiez aussi *Super nouveau Génial*, qu'il est aisé de lire comme un testament au monde de la publicité que vous avez quitté en 2004.

Ça, c'est une pitrerie! Antonin Louchard, qui dirigeait «Tête de lard» chez Thierry Magnier, voulait que je fasse un livre dans sa collection. «Tu crois vraiment que je peux faire ce que je veux?» Il m'a promis que oui! Ce livre, c'est l'enterrement de ma vie de publicitaire, de la réclame la plus basique possible, la plus médiocre. À cette époque, quand je venais à Paris, je passais toujours à la librairie La Hune, pour voir ce qu'ils sélectionnaient de la production jeunesse. Quand j'ai fait ce livre-là, je me suis dit : «C'est un livre pour La Hune!». Quand je suis passé voir, il y était et j'étais ravi! J'étais allé jusqu'au bout de la pitrerie et Antonin et Thierry ont tenu leur promesse.

En 2009, vous avez envie de vous adresser aux tout-petits et vous publiez la série «*Les Nigaudosaures*» (Gallimard Jeunesse-Giboulées). Vous vous en souvenez comme d'un échec cuisant...

C'était un moment où je voulais avoir plusieurs éditeurs car j'avais beaucoup trop de projets pour un seul. On m'a conseillé d'aller voir Giboulées. J'y suis allé avec cinq ou six projets. À ma grande surprise, ils ont eu envie de les faire tous, ce qui m'a un peu déstabilisé! J'aime bien qu'un éditeur m'interpelle, me pose des questions. Comme je n'avais pas encore travaillé pour les tout-petits, j'ai cru que je savais faire. Ces livres-là étaient pour eux. J'avais oublié qu'avant les petits il y a les adultes, et les parents n'avaient pas envie de ces livres remplis d'onomatopées. Ce sera un échec monstrueux, même si ça plaisait bien aux enfants. Du coup, dans toute ma production, ces livres-là sont considérés comme des dérapages par mes lecteurs! C'est comme mon livre sur le code de la route⁵. J'avais vu qu'il n'y avait rien en librairies sur ce sujet alors je l'ai fait. Mais tous ces livres-là, je les assume.

En 2009 toujours, *Dieux*, avec un nouvel éditeur, L'Édune, et dont vous ne signez que le texte...

L'illustrateur Thierry Murat m'a envoyé une image, et tout de suite elle m'a donné envie de parler de la religion, j'ai fait mon texte d'un trait, comme un cri qui avait besoin de sortir. Besoin de dire que toute religion est, pour moi, désastreuse. Aucun éditeur n'en voulait : la religion, ça fait peur à tout le monde. Les éditions de L'Édune commençaient et Régis Lejonc, qui était à la manœuvre, a tout de suite eu envie de le publier. Il se vend peu mais je suis fier de l'avoir fait. Une fois, j'ai assisté à un atelier philosophique pour des adultes autour de ce livre et c'était un moment merveilleux.

N'être que l'auteur, est-ce une position confortable pour vous?

Tout me va pour autant que l'auteur comme l'illustrateur acceptent de changer leurs mots ou leurs images, que je sois l'un ou que je sois l'autre. Quand ce n'est pas le cas, j'arrête toute collaboration.



...èvres dans nos sacs.
...nselle, nous avons
...s que nous avons assez
... journée et ainsi éviter
...ar pour tout bon chasseur,
... jour de chasse.

Chaque dit dit...
du détour de la conversation, on...
apprit qu'il savait confectionner des pièges, vous...
Balth dit savoir où les poser, Toar avou...
savoir pêcher à mains nues. On connaît de nourriture. Hier, j'ai renvoyé l'un d'eux en
les habitudes des chacals. Et moi, je savais le menaçant du bâton mais avant cela je
apprivoiser un faucon. l'ai laissé me regarder enfumer le terrier d'un
Nous décidions de partir aussitôt à la chasse. l'ai laissé me regarder enfumer le terrier d'un
Et quand le soleil fut à midi, nous avons regard. Il n'a raté aucun de mes gestes...

↑ →
Aagun,
Seuil Jeunesse, 2009.
Doublés pages intérieures
image et lettre.



→
L'Ogre, Rue du monde, 2007,
pp.13-14.



↑
Sculpture du *Roi des sables* et
image finale.

Aagun (2009) est un de vos livres chers...

C'est une histoire qui me touche. La lettre de la fin me fait quelque chose à chaque fois. La lettre c'est une écriture particulière. Le texte de l'album est simple, sec. Je fais comme pour *Yakouba*, quand Jacques Binsztok m'avait dit : « Tu vas le réécrire avec des ciseaux ». Il faut enlever, dépouiller. Il m'a donné une voie que je suis depuis. J'écris aux ciseaux. Mais la lettre, c'est autre chose, c'est un autre exercice d'écriture.

C'est un motif que l'on retrouvera à d'autres reprises dans vos albums. Une lettre qui écrit une deuxième fois l'histoire, comme dans 14-18 : une minute de silence à nos arrière-grands-pères courageux...

J'ai souvent repris ce mécanisme. Mais je suis incapable d'expliquer pourquoi ! Ce n'est pas un système.

Vous aimez introduire des ruptures dans vos narrations, des ruptures qui remettent en jeu tout ce que vous avez mis en place... Dans Aagun bien sûr, mais aussi dans Yakouba, ou dans L'Ogre, même si ce n'est pas vous qui l'avez écrit.

C'est souvent une clef. Dans *Yakouba* on se dit que tout va peut-être changer. Dans *Aagun*, ça révèle tout !

Dans vos albums, il y a aussi un parti-pris graphique et typographique affirmé. Est-ce votre travail ou celui de l'éditeur ?

Normalement, j'apporte mon livre clefs en main. J'aime concevoir tout : le format, la typo. Il n'y a plus que le logo à ajouter ! L'éditeur, et surtout son directeur artistique, n'aiment pas trop ça évidemment ! L'éditeur aime bien exister. Alors on discute, mais pour moi, le livre est un tout, jusqu'à son papier.

En 2010, vous publiez Le Maître des estampes, qui n'est pas sans écho avec votre façon de travailler... Faut-il y voir une réponse à tous ceux qui trouvent que vous publiez beaucoup et vite ?

Je connaissais cette histoire depuis un moment, mais je ne sais plus trop d'où elle vient⁶. Je l'ai transposée en Chine. Les personnages animaliers utilisés pour raconter l'histoire sont de tradition chinoise. Cela permet de donner des informations sur le caractère des personnages sans rien dire.

Quand je me concentre sur un univers, que ce soit l'Asie ou l'iconographie médiévale, je m'immerge complètement. Ce livre raconte ça, l'importance du travail souterrain, invisible. Je ne suis pas un magicien.



↑
Maquette du château du *Roi des sables* et prise de vue.

Toujours en 2010, *Le Roi des sables*, en illustrations en volume, ouvre, dites-vous, une voie nouvelle dans votre travail.

J'aime bien fabriquer. Cette fois, l'idée était de retrouver l'esthétique et l'imaginaire des vieux dessins animés tchèques dont j'adore les petites marionnettes à fil. Je me suis mis au travail et c'est vite devenu une usine à gaz ! Faire les décors, les sculpter, sculpter les personnages, apporter tout ça au bord de la mer, faire des photos, les corriger sur ordinateur (allumer la bougie, ajouter un rayon de lumière). C'était un travail phénoménal mais je me suis régala ! Animer, ça veut dire donner une âme. Et curieusement, même s'il n'est pas animé, je me suis bien plus attaché à ce petit roi qu'à un personnage de papier. Le volume donne une vie différente aux personnages. Quand j'ai eu fini le livre, c'est idiot, mais j'ai dit au revoir au petit roi, et je l'ai rangé avec émotion, comme s'il avait été vivant le temps du livre.

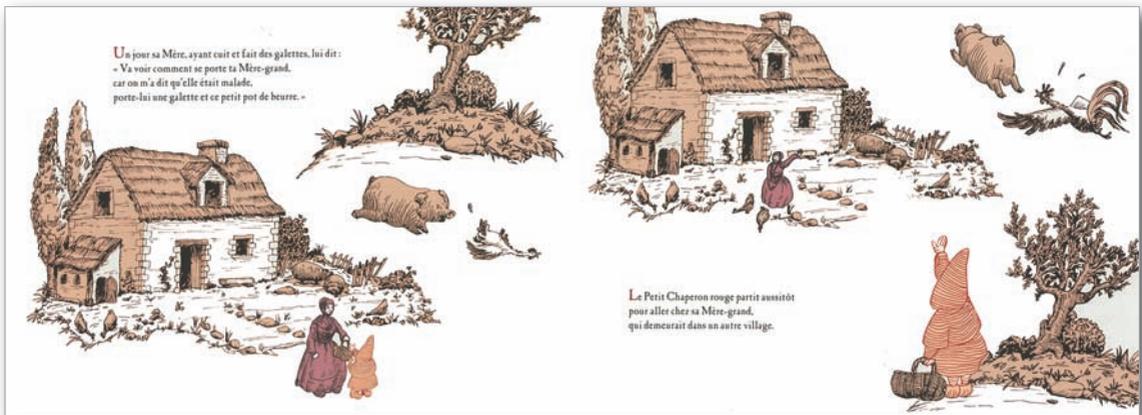
En 2011, votre chemin croise celui du *Petit Chaperon rouge*...

C'est comme un exercice de style obligé. Tout illustrateur doit se confronter à ce *Petit Chaperon rouge*. C'est notre Everest, d'autant plus difficile que tout a déjà été fait sur ce conte. Alors chacun doit trouver

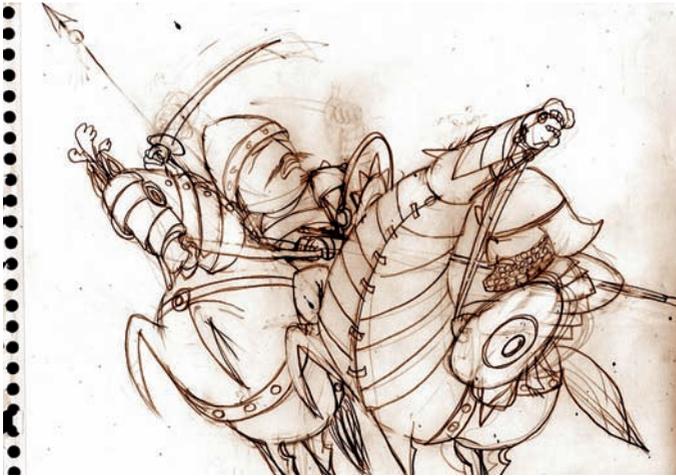
quelque chose de différent. Ma première idée était de pousser la logique du conte de mise en garde des jeunes filles et d'ajouter des signes sexuels dans chaque image ! Mais en cours de route, j'ai réalisé que ce serait vraiment lourd, et je suis tombé en arrêt devant les toiles de Jouy. Je me suis documenté et j'ai découvert que, au temps de Napoléon, c'était un média qui mettait en scène l'actualité. La campagne de Russie pour les murs de votre salon par exemple, ou la vie de Jeanne d'Arc ! J'aurais adoré qu'en plus du livre on édite un papier peint de mes images.

C'est aussi l'année où Frédéric Marais, votre vieux complice des années pub, fait irruption dans votre bibliographie...

Je connais Frédéric depuis trente ans. On faisait de la pub ensemble et il était mon directeur artistique quand j'étais rédacteur. On formait un team créatif et on a changé plusieurs fois d'agence mais en restant toujours ensemble. Quand j'ai arrêté la pub et que j'ai quitté Paris, il est resté tout seul ! Ça a correspondu à un moment où la pub devenait un monde plus difficile. Alors lui aussi a eu envie de venir faire un tour du côté du livre pour enfants et on a recommencé à faire des projets en duo. Il mène aussi ses projets en solo mais on se voit tous les étés et on a toujours envie de lancer des projets ensemble.



↑
Le Petit Chaperon rouge,
Seuil Jeunesse, 2011.



← ↓
Turandot. Princesse de Chine,
HongFei, 2013
Recherche graphique et images
publiées.



Gilles Baum est aussi un auteur avec qui vous aimez bien collaborer...

Gilles Baum est un instituteur qui m'a accueilli dans sa classe. Six mois plus tard, il m'envoyait un texte, très bien écrit mais pas du tout pour les enfants. C'est comme ça que nous avons commencé à travailler ensemble. Cet automne, nous publions ensemble *Camille*. C'est un texte que je trouve très féminin, que je n'aurais pas pu écrire. C'est pour ça qu'il m'a intéressé. Je me suis dit que je pouvais faire des images différentes. C'est notre huitième livre commun, pourtant, c'est difficile de collaborer avec moi ! Je me mêle de tout, je m'immisce dans tout. Que ce soit avec Gilles Baum et encore plus avec Frédéric Marais nous n'avons pas ce problème : chacun de nous a l'habitude de prendre et de donner à l'autre. Tout est possible, tout est mêlé. Pour *Bob et Marley* par exemple, j'ai juste dessiné ces deux personnages à l'ordinateur, je les ai nommés, et je les ai envoyés à Fred. Tout de suite il m'a renvoyé le texte de leur histoire. C'était exactement ce que je voulais !

Les textes classiques et contes merveilleux reviennent très régulièrement dans votre œuvre.

La Barbe Bleue...

Je vous disais que généralement je commence par le texte et que l'image vient ensuite. Là c'est le contraire. Je voulais faire du papier découpé et l'idée de dentelle s'est imposée. Donc il me fallait inventer une princesse. Mais ce n'est pas mon fort et je n'y arrivais pas. Tout d'un coup, me vient en mémoire « Barbe Bleue ». C'est un texte génial, que l'on ne pourrait plus écrire aujourd'hui. Il serait interdit ! Un serial killer qui tue les femmes sans que l'on sache pourquoi, vous imaginez... Mais comme ce conte fait partie du patrimoine de la littérature française, ça passe ! Je me suis emparé de ce texte avec bonheur !

Cela nous permet de vous faire remarquer qu'il n'y a pas beaucoup de personnages féminins dans votre œuvre...

Je ne sais pas les dessiner ! Je suis obligé de les simplifier à l'extrême, sinon j'ai peur de les caricaturer. C'est ce que j'ai fait avec *Jeanne*, avec *Marie-Louise*... Je ne sais pas faire les femmes

belles. Je ne suis pas Benjamin Lacombe, ni Rebecca Dautremer (rire espiègle) ! Pour les hommes, on s'en fout !

Turandot (2013), est une femme...

J'ai dit que je ne faisais pas de livres de commande mais pour celui-là, ce n'est pas vrai. L'éditeur, HongFei, voulait adapter des contes français à la manière asiatique ou des contes asiatiques à la manière occidentale. Le premier projet, était *Turandot*. Quand j'ai reçu le texte de Pétis de la Croix⁷ j'ai été sidéré par sa beauté, c'était la langue française dans toute sa splendeur. L'éditeur me proposait de l'adapter, mais je suis incapable d'adapter du français en français, surtout quand c'est si beau ! J'étais trop admiratif pour toucher à un mot de cette langue ! J'ai essayé de refuser mais l'éditeur de HongFei, Chun-Liang Yeh, m'a répondu par un mail de quatre pages qui se termine par une menace terrible : « Si vous ne le faites pas, l'histoire de Turandot n'arrivera pas aux enfants ». Vous imaginez la responsabilité ? Alors j'ai essayé... Je me suis dit que j'allais garder la langue et couper juste quelques passages. Travailler aux ciseaux et respecter absolument l'écriture de Pétis de la Croix. Pour l'illustration, je l'ai construite avec le moins de décors possibles, juste un élément qui symbolise le lieu, comme une scène de théâtre. Et des chapitres comme autant d'actes. Curieusement, moi qui ai peur de représenter les personnages féminins, je n'ai pas eu peur de cette princesse coupeuse de tête ! C'est une histoire violente, sanglante, mais l'éditeur m'y a autorisé. J'ai été content de faire ce livre même s'il ne s'est pas beaucoup vendu. C'est une belle aventure.

La même année, mais en silence cette fois, vous publiez *Poisson chat*. Vous le rangez dans la catégorie des voies nouvelles.

Je ne sais pas si c'est une voie nouvelle mais c'est une histoire à laquelle je pensais depuis quinze ans. Je me suis décidé à la faire comme un dessin animé, sans le secours des mots. Mais il paraît que les livres sans texte ne se vendent pas trop et l'éditeur a voulu que je rajoute un texte... J'ai fait l'essai mais c'était tellement pitoyable qu'il a accepté la version muette !

Si certains échecs vous agacent, le succès de 14-18, lui, vous a surpris...

Mon grand-père était Poilu et ça faisait longtemps que j'avais envie de faire un livre sur la Première Guerre mondiale. Je m'y suis lancé à l'approche du centenaire même si je savais bien que tout le monde allait faire son livre sur ce sujet. Plus je me documentais et plus ça me ramenait à l'histoire de ma famille et plus ça me bouleversait. Peu à peu, toutes les images que j'accumulais montraient crescendo. Quels mots pouvais-je mettre là-dessus? Si je montre ce qu'est l'horreur, ai-je besoin de dire que c'est l'horreur? À un moment, j'ai pensé comme un ex-publicitaire qui voulait «un truc». J'avais imaginé écrire une lettre qui dirait le contraire de ce que montrait les images, comme si un Poilu voulait cacher l'horreur à sa famille. Et puis j'ai trouvé que c'était «gadget». J'avais honte. C'est à ce moment-là que j'ai trouvé dans mes archives familiales la lettre de fin. Mais le succès de ce livre m'a surpris⁸. Mon editrice, Béatrice Decroix, y croyait, même si ses commerciaux, eux, n'y croyaient pas. Les gens ont compris la sincérité de mon travail.

Vous en semblez surpris. Comme si cette sincérité n'allait pas de soi, comme si vous étiez habitué à ce qu'elle soit mise en doute...

Que l'on ait compris ma sincérité pour un livre aussi personnel m'a ému. Comme je fais des livres très différents et que je change sans cesse de façon de dessiner pour arriver à des résultats très diversifiés, je sais que je brouille les pistes, ce qui est sans doute une façon de me dissimuler. Mais faire toujours les mêmes dessins, c'est aussi faire toujours les mêmes livres. Moi j'ai envie de tout, alors je ne peux pas avoir un seul style. J'ai envie de tout remettre en jeu à chaque fois, j'ai l'appétit de tout.

Pouvons-nous revenir sur l'image du pou, dans 14-18, qui est peut-être, paradoxalement, l'une des plus fortes de l'album...

Dans mes recherches, le pou était omniprésent, et il concernait tout le monde, y compris les soldats qui n'étaient pas au front. C'était le premier ennemi finalement. J'ai eu envie d'en faire une sorte de Godzilla, implacable. Il représente toute

la terreur. Je ne voulais pas aborder cette guerre par l'anecdote, par le match de foot de la trêve de Noël 1914 par exemple, parce que ce n'était pas la réalité. Pour refléter vraiment la guerre, au début je voulais faire comme une entrée dans la forêt et intituler ça «Le Chemin des dames», comme un joli titre d'album. Mais ce n'était pas assez vaste, ce n'était pas LA guerre, le livre générique que je voulais faire. Ce n'est pas 1917, c'est 14-18. C'est toute la guerre.

Sur la Première Guerre mondiale, vous avez aussi illustré *Le Baron bleu*.

C'est un texte de Gilles Baum, complètement différent, anecdotique celui-là. Finalement, publier les deux en même temps, ça me reflète assez bien! J'embrasse tout ça.

Dans sa forme, *L'Étrange Zoo de Lavardens* est un livre assez proche de 14-18..., presque jumeau. Il sort lui aussi en 2014.

Ce livre-là, c'est une envie de revenir au dessin à l'ancienne. Il vient d'ailleurs avant 14-18 dans mon travail. Je voulais quitter un temps le style affichiste. J'en raconte la genèse dans le making of (cf p. 146). Le point de départ est complètement fou mais ensuite, tout est d'une logique implacable!

Pour représenter le maître de ce zoo étrange, vous avez choisi votre propre image!

Il fallait un vieux, un aristocrate avec une barbe Troisième République. C'est tout moi, non?!

Vous concluez votre récit par un album de photos (d'ailleurs attribué à Frédéric Marais).

Une fois que j'ai fini de raconter cette histoire, je suis pervers au point d'apporter la preuve qu'elle est vraie! Il y a d'ailleurs des gens qui le croient: ça veut dire que mon mensonge est bien réussi, non?

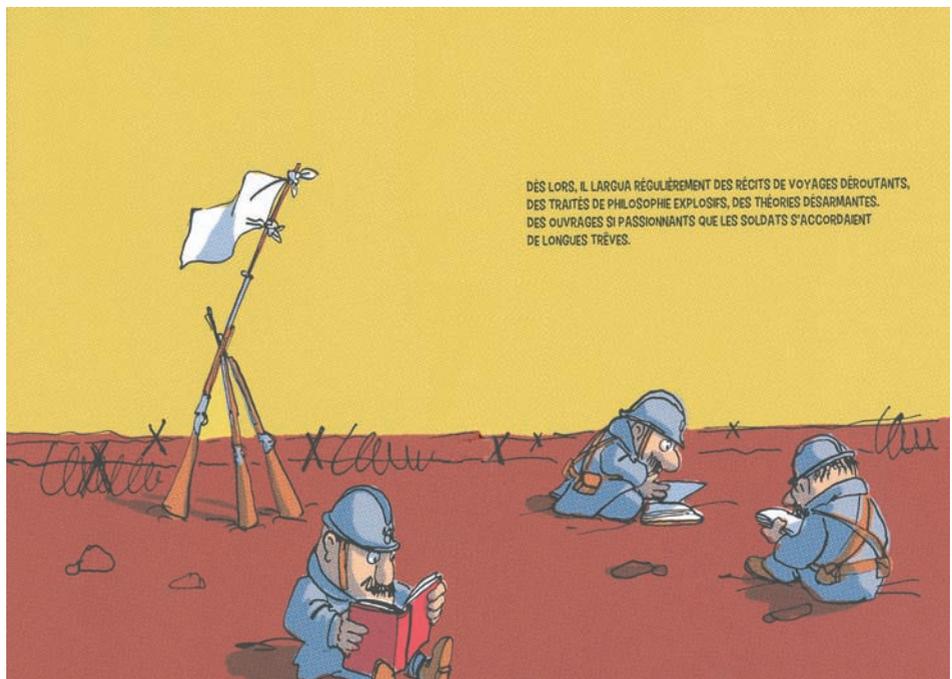
Dans le même temps, vous travaillez à une collection pour les tout-petits, «0-3 ans, bon pour les bébés», comme un deuxième essai, si on se remémore l'échec des «Nigaudosaures»...

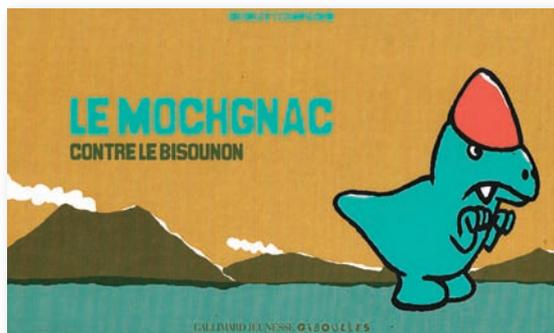
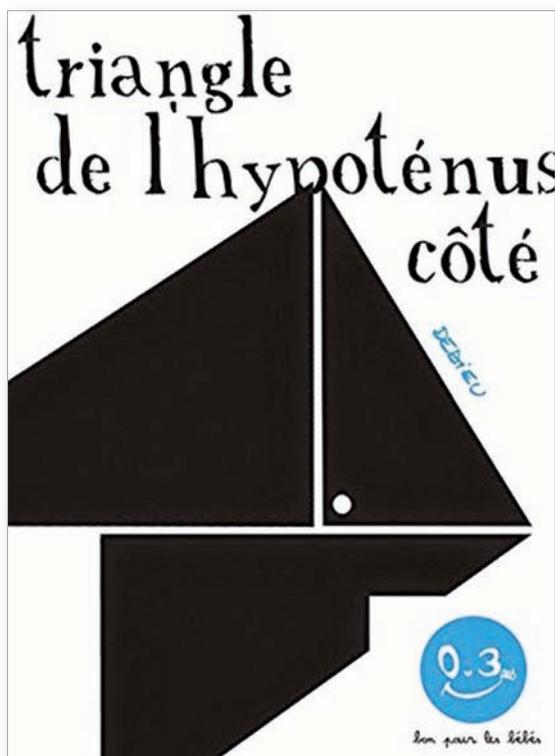
Là je n'avais pas envie de faire le livre d'un artiste, mais le livre pour les enfants concernés, vraiment.



↑
14-18 : Une minute de silence à nos
arrière-grands-pères courageux,
Seuil Jeunesse, 2014.

↓
Le Baron bleu, texte de Gilles Baum,
Seuil Jeunesse, 2014.





↑

Des livres pour les tout-petits :
« Le Théorème de Pythagore » dans
la collection « 0-3 ans bon pour les
bébés », au Seuil Jeunesse, en 2015
qui prend le contre-pied total de la
série des « Nigaudosaures » publiée
en 2009 chez Gallimard –
Giboulées.

Après ce premier échec, je ne voulais pas imposer ma vision mais proposer des livres qui correspondent réellement à ces lecteurs particuliers. J'ai commencé par lire le livre de Marie Bonnafé⁹ et j'ai trouvé que les livres dont elle avait besoin pour les tout-petits n'existaient pas. J'ai voulu mettre en image ce qui, selon ses principes, devait intéresser les bébés. Je l'ai fait à ma façon mais sans concessions : si c'est ça qui est bon pour eux, faisons-le, même si ça donne des choses un peu bizarres, voire inacceptables par des adultes. *Le Théorème de Pythagore*, par exemple, ne va pas de soi. Mais j'ai envie que l'on traite ce texte comme si c'était une poésie, et à cette condition c'est tout à fait acceptable par un bébé !

Les derniers titres de la collection semblent pourtant revenir à des sources tout à fait classiques néanmoins...

La proposition va de *Tas de riz, tas de rats* au *Théorème de Pythagore* ! Entre les deux, il y a *Une souris verte* et une infinité d'autres propositions. Je ne veux pas faire du différent à tout prix. En 2016 il y aura *Le Corbeau et le Renard* et un menu de restaurant pour enfants. C'est aussi un vrai geste d'éditeur. On pensait que seuls les classiques marcheraient (*Dans sa maison, un grand cerf...*) mais pour montrer toute la proposition, on a aussi fait « Pythagore » et « Cyrano ». À ce jour, huit mois après leur sortie, ils ont tous été réimprimés ! J'espère que les gens ont compris que ce n'était pas juste un travail de publicitaire, qu'il y a de la sincérité dans ce que je fais. Évidemment certains pensent que c'est un travail de commande, mais non, c'est un travail que je me suis commandé à moi-même. En tout cas, c'est aux antipodes de ce que j'avais fait la première fois pour les tout-petits.

Pour commencer l'année 2016, vous nous offrez un album sur l'obscurantisme religieux, *Le Caillou*, un thème qui vous touche et nous touche particulièrement.

Là où nous sommes, nous auteurs, là où sont les médiateurs, les instituteurs, nous sommes à des places stratégiques pour l'éveil des enfants. Il y a quelques temps, quand on me disait que je faisais des livres engagés, je répondais que non, que je faisais juste les livres que j'avais envie de faire.

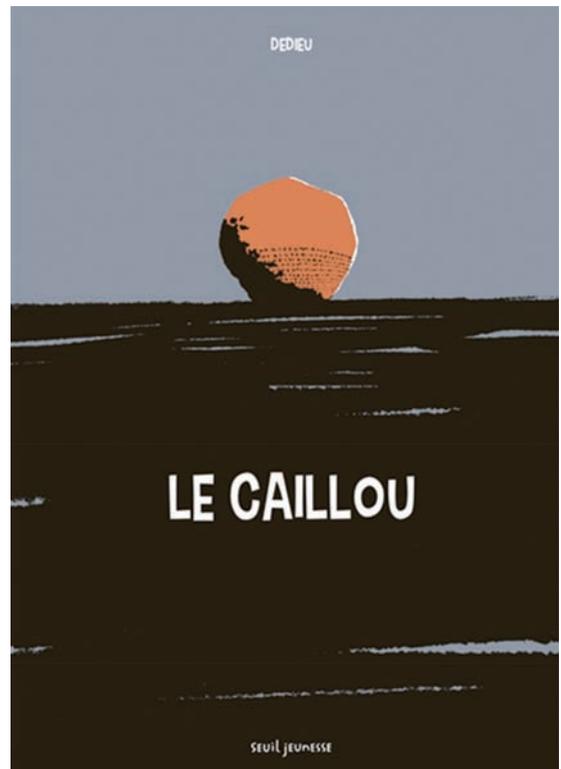
On me l'a dit pour *Le Pacificateur* par exemple. L'idée de l'engagement ne me plaisait pas trop. Je poussais la provocation jusqu'à dire que je faisais mes livres pour moi, que le lecteur n'avait pas d'importance. Maintenant, est-ce une question d'âge, est-ce le choc des attentats de *Charlie-hebdo*? Je me dis que je suis à un endroit où j'ai quelque chose à faire. Je voudrais publier un ou deux livres par an qui soient impliquants. J'étais dans cet état d'esprit quand est survenue la destruction de Mossoul. Ces statues appartiennent au monde entier, à notre histoire commune. Il fallait que je fasse quelque chose de ce traumatisme-là. Je voulais finir cet album avec l'image de la tête du savant qui tombe mais mon éditeur m'a conseillé de finir avec une image en plan bien plus large. Je veux aussi publier *Si j'étais ministre de la culture*. Ce sera mon deuxième livre impliquant de 2016.

Avoir du succès, cela semble être un moteur important dans votre parcours d'auteur.

J'ai envie d'être dans le peloton de tête, sinon, ça veut dire que je suis lâché par les autres, par le courant. Que mes livres se remarquent, c'est la preuve dont j'ai besoin pour me dire que je peux continuer. Quand je découvre un livre avec un graphisme étonnant, je me dis : « Merde, mais pourquoi tu n'y as pas pensé? ». Le jour où je n'étonnerai plus, il faudra que j'arrête.

Ce n'est pas demain la veille, dirait-on...

Exister au milieu des 6 000 nouveautés annuelles, c'est une sacrée gageure! À chaque fois que je sors un nouveau livre je me dis : « C'est bon! celui-là va cartonner! » Et puis non... Quand j'ai fini *L'Étrange Zoo de Lavardens*, je me suis dit que ce livre était génial, je l'ai même dit à ma femme. Alors quand je vais en librairie et que je ne le vois pas, je m'inquiète, je suis triste... Et je me remets au travail. D'autres auteurs sont complètement détachés de ça. Pour Rascal par exemple, avec qui j'aime bien travailler, ça n'a aucune importance. Mais moi c'est mon moteur. Quand je me suis mis à faire du dessin plus léché (*14-18...* ou *Le Zoo...* et *À la recherche du Père Noël*¹⁰), c'était pour mon plaisir sans doute, mais c'était pour plaire aussi. Quand je fais du dessin trop simple, on a l'impression que tout le monde peut le faire. Des dessins un peu compliqués, ça impressionne davantage!



➤
Le *Caillou*, Seuil Jeunesse, 2016.

➤
Image extraite du blog de Dedieu après la destruction d'œuvres d'art à Mossoul par Daech (février 2015).





↑
Carnet de curiosités de Magnus Philodolphe Pépin : comme une soudaine envie de voler, Petite Plume de carotte, 2011.



TATSU . NAGATA



la compil !



sept petites bêtes dans un seul documentaire: l'escargot, le fourmi, le hérisson, le ver de terre, l'araignée, la grenouille et la chouette !

Chercheur, expert mondial des mutations des batraciens, professeur honoraire du "Tokyo Scientific Institute", je vis au Japon sur la petite Ile de Yaku. J'ai décidé de mettre tout mon enthousiasme au service des sciences naturelles pour faire aimer la nature aux tout-petits et leur donner envie de la protéger.

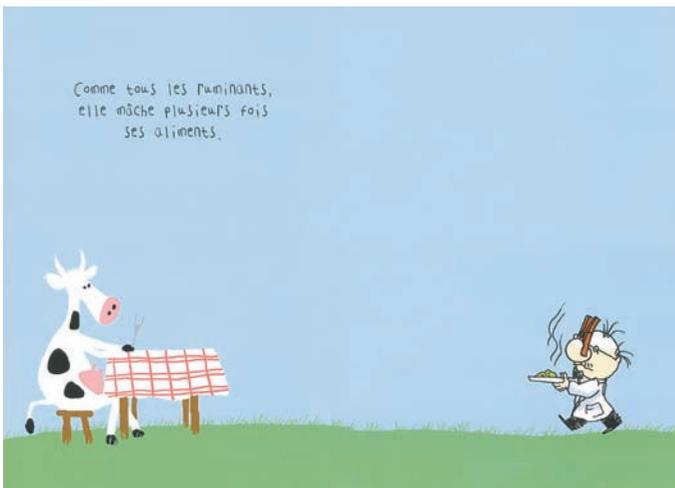
PARTENARIAT

Depuis 2006, je collabore avec les éditions **Seuil Jeunesse**, mon porte-parole en Europe, est aussi devenu mon ami, il s'agit de **Thierry Dedieu**. C'est lui, souvent, qui a la lourde charge de me remplacer, lorsque je ne peux me déplacer.

Traduction du blog en langue française: Jacques Quiraut

→
Présentation de Tatsu Nagata sur le blog de Thierry Dedieu. Section « Dedieu a un ami ». Thierry Dedieu fait des histoires thierrydedieu.blogspot.com

↓
Tatsu Nagata : *La Vache*, Seuil Jeunesse, 2008.



Alors je me suis mis à « bien dessiner ». Je me suis appliqué, et ça me plaisait bien. Pour *Le Caillou* en revanche, il me fallait retrouver la force de l'affiche.

Votre admiration pour Savignac" n'est jamais bien loin! Mais pour revenir à l'idée du « bien dessiner », il y avait aussi *Les Carnets de curiosité de Magnus Philodolphe Pépin*.

Les éditions Plume de carotte voulaient une série à la Tatsu Nagata, mais ce n'était pas possible puisqu'il existait déjà ailleurs. Alors j'en ai pris graphiquement le contre-pied. Le plus compliqué possible! Plus j'avancais, et plus je me disais que j'étais en train de faire le livre dont j'aurais eu envie quand j'étais enfant. Des sciences naturelles, mais qui m'auraient fait rire! À 55 ans, j'ai fait le livre que j'aurais voulu avoir à 7 ans.

Est-ce vous, ce petit bonhomme (Magnus Philodolphe Pépin) qui expérimente?

Eh bien oui, c'est moi...

Et où va donc vous entraîner votre prochaine expérimentation?

L'année passée je me suis mis à la gravure. Mais cette année, je me mets à la céramique. C'est un truc terrible! Je ne m'en sors pas, mais je m'y mets à fond. J'ai même commandé un four. Et mon éditeur va être content : je vais faire un peu moins de livres, comme ça... Quoique! ●

Propos recueillis par Brigitte Andrieux et Marie Lallouet
le 29 octobre 2015

1. Jacques Binsztok a dirigé Albin Michel Jeunesse de 1988 à 1992, année où il commence à publier Thierry Dedieu. De 1992 à 2004, il dirige Le Seuil Jeunesse, où se poursuit son travail avec l'auteur.

2. *Il était moins une* (Seuil Jeunesse, 1993), « une histoire de baleine qui partait d'un fait réel mais que j'ai transposé chez les castors. J'ai honte, je parlais aux enfants comme s'ils étaient idiots ».

3. Françoise Mateu a dirigé Le Seuil Jeunesse de 2004 à 2010. Béatrice Decroix lui a succédé à cette date.

4. Artiste peintre française, née en 1962, Fabienne Verdier a étudié la peinture, l'esthétique et la philosophie, à l'Institut des Beaux-Arts du Sichuan, auprès des derniers grands maîtres chinois de la peinture.

5. *Mon premier code de la route*, Seuil Jeunesse, 2011.

6. Il s'agit d'un conte taoïste « Le Peintre et l'empereur ». On peut en trouver une version dans *Contes de sages taoïstes* de Pascal Fauliot, Seuil, 2014.

7. François Pétis de la Croix (1653-1713). Orientaliste français. Interprète de Louis XIV pour les langues turques et arabes. Professeur d'arabe au collège Royal.

8. 14-18 : *Une minute de silence à nos arrière-grands-pères courageux*, Seuil Jeunesse, 2014. Mention spéciale hors catégorie Libbylit 2014.

9. Marie Bonnafé, psychiatre et psychanalyste. Présidente d'ACCES et auteure de *Les Livres, c'est bon pour les bébés*, Calmann-Lévy, 2001 (Passé recomposé).

10. L'album vient de paraître au Seuil Jeunesse. Nous ne l'avons pas encore reçu au moment de cet entretien. Voir notre coup de cœur, p. 19.

11. Raymond Savignac (1907-2002), célèbre affichiste français. Parmi ses affiches les plus connus, citons celles pour les marques Monsavon, Cinzano, Bic, Michelin ou encore celle du film *La Guerre des boutons* d'Yves Robert.

→

Pages suivantes :
Double page du nouvel album de Thierry Dedieu : *À la recherche du Père Noël*, Seuil Jeunesse, 2015.



